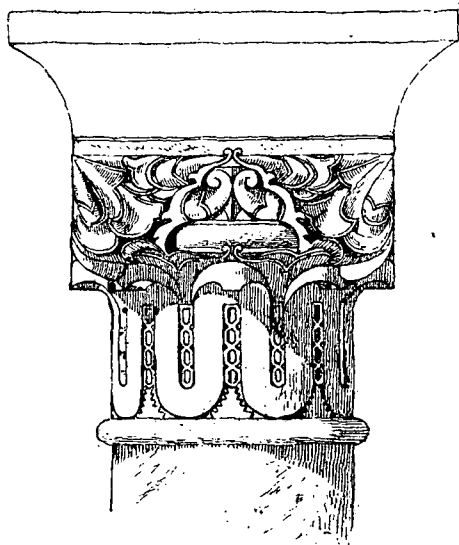


II.

TLEMCEN

(PREMIER ARTICLE.)

LA VILLE ANCIENNE ET LA VILLE MODERNE ²



Tlemcen est la perle de l'Algérie. Aucune autre ville de notre colonie n'offre à l'artiste de plus vives jouissances; aucune n'a conservé autant de souvenirs d'un passé radieux; aucune n'est aussi privilégiée par la nature environnante. Pour une fois, l'histoire et l'art de l'Islam se sont rencontrés dans un site frais et riant et ne l'ont pas changé en désert.

Quand on a quitté la plaine monotone du Sig pour gravir la belle chaîne des monts de Tlemcen, on voit le pays se modifier à

1. Voy. *Gazette*, 3^e pér., t. VI, p. 33.

2. La principale source pour l'histoire de Tlemcen est Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*, traduite par de Slane, analysée par Mercier dans son *Histoire de l'Afrique septentrionale* (III vol., Paris, Leroux, 1888-1891). Nous avons tiré les renseignements les plus précis des monographies de M. Charles Brosselard publiées, l'une sous le titre de : *Les Inscriptions arabes de Tlemcen* dans l'excellente et regrettée *Revue africaine* (troisième année, n^{os} 14-18, quatrième année, n^{os} 19-23), l'autre sous forme de *Mémoire sur les tombeaux des émirs Beni-Zeïyan et de Boabdil* dans le *Journal Asiatique*, janv.-février, 1876. Voir aussi la monographie de Piesse, continuée par M. Canal dans la *Revue de l'Afrique française* de Poinsot, 1888, n^{os} 39-53; et le *Rapport sur une Mission scientifique en Algérie* de M. E. Du-thoit, dans les *Archives des Missions scientifiques, etc.*, 3^e série, t. I (1873), p. 303.

chaque étage. Sidi-bel-Abbès, Aïn-Fezza ressemblent à ces localités de la Provence moyenne qui sont couchées au pied des Alpes sous un manteau de vignes. Mais l'air fraîchit de plus en plus; les reliefs s'accroissent; les murs de roche se dressent bientôt avec une netteté d'arêtes et une coloration pyrénéennes. Il y a des cirques et des gaves, la végétation s'enrichit; un étrange et délicieux mélange de verdure disparates emplit les ravins vertigineux et fait une ceinture à la ville reine du Maghreb. A deux lieues de Tlemcen, le Safsaf, un affluent de l'Isser occidental, tombe en grandes cascades glacées (*El-Ourit*) et se repose dans des vasques naturelles, presque invisibles sous les dômes d'une sorte de forêt vierge.

Au milieu d'une pareille splendeur apparaît Tlemcen « la bien gardée de Dieu », couronnée de murailles et de tours. Elle occupe, au pied du Djebel-Terni, aux flancs de la crête de Lella-Seti (1,046 m.), un vaste plateau qui domine en esplanade un magnifique panorama, les riches plaines de la côte d'Oran, la mer.

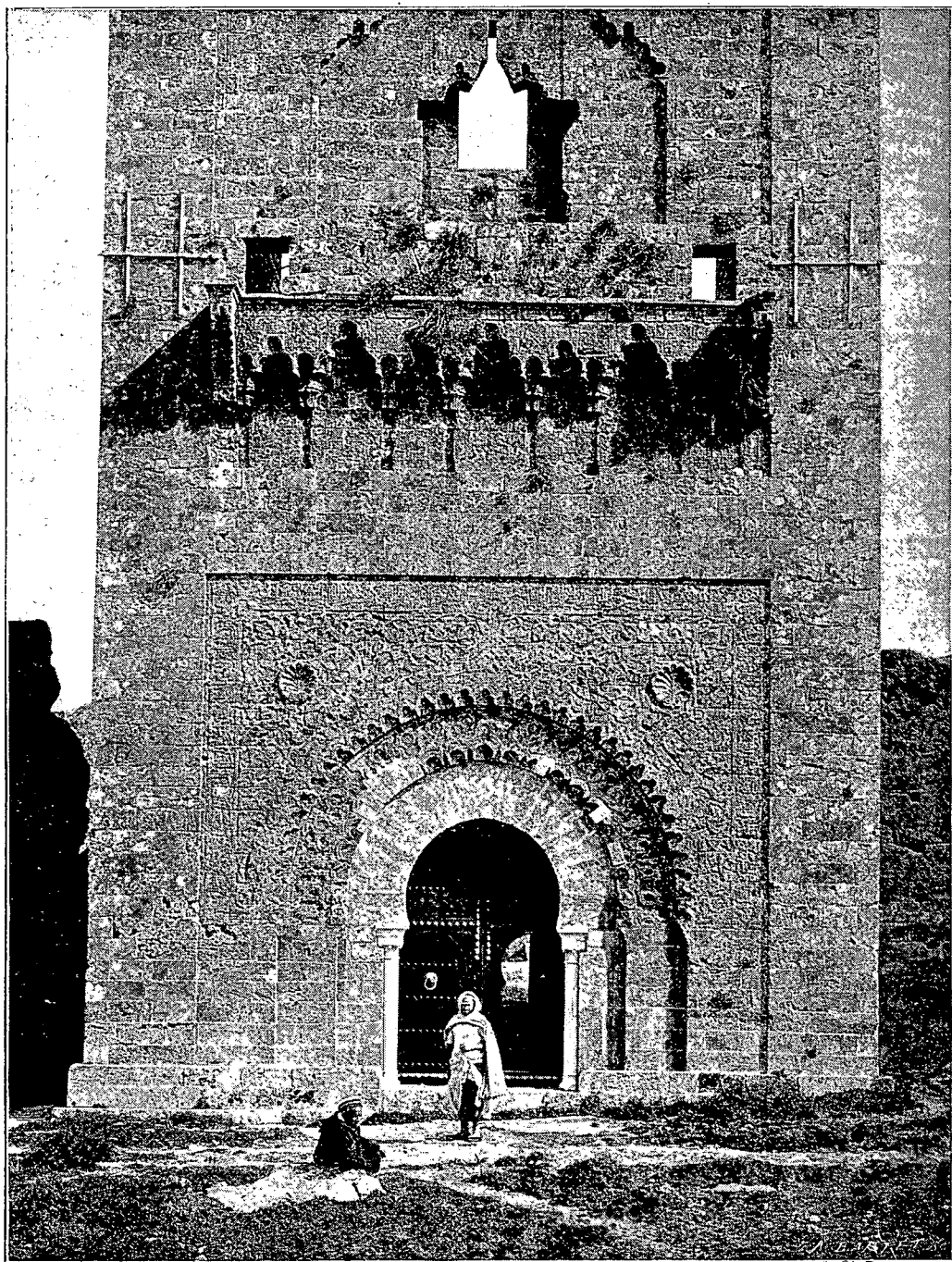
Tels sont les emplacements de prédilection des villes berbères.

L'eau et l'ombre abondent sur ce plateau. Les hivers y sont rigoureux : la neige y est fréquente; aussi, point de toits en terrasse; Tlemcen n'a pas l'aspect des villes blanches du Maghreb et de l'Ifrikia, mais presque celui d'une ville montagnarde. Cependant, malgré le climat, les édifices anciens n'ont pas souffert; la brique et la faïence ont bravé les intempéries. L'une est encore dorée, l'autre luisante encore comme au temps de la suprématie des émirs. Nous allons, en effet, trouver ici de parfaits spécimens de l'architecture musulmane du ^{xii}^e au ^{xv}^e siècle et surtout des belles époques du ^{xiii}^e, des reliques authentiques d'un passé de gloire, de foi et d'art.

Il y a, on le voit, une ligne de démarcation à tracer. L'architecture rudimentaire et massive, qui est celle des villes de la Tunisie et des villes du littoral algérien, prend fin vers la longitude d'Oran. Un autre art arabe commence, que nous allons étudier à Tlemcen, mais qui a de brillants exemplaires au Maroc et dont les modèles les plus célèbres sont en Espagne.

HISTOIRE. — On est, à Tlemcen, en plein pays de race berbère, et, plus exactement, chez les Berbères de la famille *Zenata*; cette famille résuma, comme on le verra, toute la gloire de sa race.

L'emplacement de Tlemcen fut celui d'une colonie romaine, d'une *Pomaria* dont le nom évoque bien à l'esprit les vergers qui ont tou-



PORTE DU MINARET DE MANSOURAH, A TLEMCEM.

jours fait le charme naturel de la contrée ; voilà ce que témoignent des inscriptions de la première moitié du ⁱⁱⁱe siècle.

Deux villes, — mais on sait ce que ce mot veut dire en Orient, — succédèrent à Pomaria : *Agadir* et *Tagrart*. Lors de la première invasion arabe, Edris s'empara des cités zénatiennes et c'est en les englobant que Tlemcen s'éleva. Les Edrissites s'aperçurent en effet que la situation était singulièrement favorable ; cependant, placée au milieu des tribus berbères, la cité fut souvent prise et reprise par des dynasties rivales, dans des luttes sans éclat.

Les Edrissites n'ont laissé presque aucun souvenir de leur passage.

Les deux dynasties si éclairées des Almoravides et des Almohades furent les véritables iniatrices. Ce qu'elles firent en Espagne, elles l'ont fait presque au même degré à Tlemcen ; de leur passage datent la fortune et la beauté première de la nouvelle cité ; elle devint la capitale du Maghreb central, le point de ralliement des intelligents Berbères, la métropole de l'Afrique occidentale comme Fez devenait la métropole du Maroc.

Il manquait à Tlemcen la gloire d'être la capitale d'un royaume indépendant et d'un royaume berbère ; la dynastie berbère des Abdel-ouadites lui donna cette gloire. Issue comme la dynastie mérinide du Maroc de la famille Zenata, elle enleva Tlémcen aux Almohades et régna pendant trois cent quinze ans (1239-1534) sur le Maghreb central, c'est-à-dire sur les provinces actuelles d'Alger et d'Oran. C'en était fini du gouvernement des *cids* almohades, qui pourtant avaient été de bons maîtres. Mais la dynastie qu'on pourrait appeler régionale, continua tout naturellement les traditions des Almohades, traditions fécondes pour l'art. On appelle souvent cette dynastie du nom de Ziyanide ou des Beni-Zeïyan.

C'était alors le bel âge de la puissance musulmane, dont la moindre parcelle était florissante, riche, industrielle et cultivée à faire envie à l'Europe d'alors. La capitale du royaume berbère d'Afrique, plus peuplée et plus ornée que ne l'était Florence, échelonnait, à la fin du ^{xiii}e siècle, ses enceintes, ses minarets exquis et ses toits de tuile bleue au milieu de quatorze mille jardins. Les chrétiens y étaient traités avec la plus rare tolérance ; un caravansérail, grand comme un quartier, leur était attribué. Le tissage, la broderie, l'industrie — je dirais presque l'art — du cuir, si spéciale au Maghreb occidental, y fleurissait. Les académies, les universités, sœurs des grandes écoles d'Orient et d'Espagne, répandaient un grand esprit

de recherche libre et de spéculation. C'était, — insistons sur ce point, — l'époque chevaleresque de l'Islam, une de ces heures trop peu nombreuses où des émirs intelligents, actifs, dignes de commander et en même temps protecteurs de toutes les belles choses, tinrent sous leur domination des peuples alors pleins d'initiative, d'ardeur et de goût. Nous verrons tout à l'heure à quel art cet âge donne naissance.

C'est en 1248 que Yarmoracen enleva Tlemcen aux Almohades. Les Abd-el-ouadites n'eurent pas de pires ennemis que leurs frères, les Merinides, dynastie non moins éclairée et non moins artiste, qui rêvait d'annexer le royaume de Tlemcen à celui de Fez. Il s'en suivit plusieurs sièges de Tlemcen dont nous parlerons plus loin, et une prise de possession de vingt-deux ans (1337-1359). Mais, après cette courte éclipse, les Abd-el-ouadites recouvrèrent leur belle cité et s'illustrèrent en continuant de l'orner.

Il faut attendre jusqu'au xvi^e siècle pour voir se morceler ce puissant ensemble. Après la prise d'Oran par les Espagnols (1509), Tlemcen devint vassale des *roumis*, jusqu'à ce qu'elle fut annexée par les aventuriers qui venaient de se tailler autour d'Alger un royaume. L'arrivée des Turcs frappa le pays de déchéance, l'art s'arrêta ; car, ainsi que le remarque justement M. Duthoit, les Turcs apportèrent partout avec eux leur éclectisme de mauvais aloi. Les constructions élevées par les deys furent désormais confiées non plus à des architectes et à des décorateurs arabes, mais à des esclaves de tous les pays, à des Grecs, des Persans, des Italiens.

La belle architecture que l'on appelle *mauresque* et que l'on pourrait plus justement nommer *andalouse*, périt ici avec les dynasties berbères.

LA VILLE ACTUELLE ET SES MONUMENTS. — La ville même de Tlemcen est aujourd'hui une coquette sous-préfecture française. La partie arabe n'a pas grand caractère, quoique le plan de ce qu'on appelle des maisons mauresques, emporte toujours avec lui une certaine grâce ; les vieux quartiers ont été éventrés, et la construction laisse beaucoup à désirer, comme cela est surtout sensible dans le quartier juif où nombre de maisons, peintes d'un bleu vif, tombent en ruines. Ce n'est donc pas là que réside l'intérêt artistique de Tlemcen ; c'est dans une dizaine de monuments dont plusieurs, épars dans les vergers qui forment une *gouta* autour de Tlemcen, sont à quelque distance hors de l'enceinte moderne.

Cette enceinte, peu pittoresque, élevée par le génie militaire français, est loin d'avoir le périmètre des anciennes murailles. Les villes grandissaient vite autrefois en Orient; il fallait souvent reculer les murailles, souvent aussi les rebâtir de fond en comble à la suite des guerres. Mais celles de Tlemcen ne devaient pas être faciles à démolir, si on en juge par les débris qui subsistent. C'étaient de robustes murailles en pisé jaune, interrompues par des tours très rapprochées, et ce pisé prend la dureté de la pierre; quand le temps seul mord sur lui, il s'effrite de la façon la plus étrange, comme par exemple à l'endroit nommé Bab-el-Kermadi, où se dressent de fantastiques chicots. Il y a loin de là aux précaires devantures de brique peintes au lait de chaux dont s'entourent les villes tunisiennes.

Pour soutenir des sièges, il fallait avoir de l'eau en abondance. L'eau était répandue dans la ville par des canaux, qui font l'admiration d'Ibn-Khaldoun. Une des principales réserves était le grand bassin appelé le *Sahridj*, dont l'étendue est égale aux réservoirs de Versailles. Il était jadis enclos de murs; mais il résulte d'un passage de l'historien arabe, Et-Tenassy, signalé d'abord par l'abbé Bargès¹, que le Ziyanide, Abou-Taschfin I^{er} (1318-1337), le fit creuser « sans autre but que celui de se procurer des jouissances mondaines », en d'autres termes pour servir de théâtre à des naumachies, divertissement qui, cent ans auparavant, était pratiqué à Maroc, dans un bassin analogue, par les Almohades. C'est dans ce bassin que Barberousse fit noyer les rejetons de la famille des Beni-Zeïyan.

Avant de parler des édifices religieux qui nous retiendront si longtemps, il nous faut en finir avec l'architecture civile. Le point le plus vivant de la ville moderne est le boulevard qui fait le tour des murailles du *Méchouar*. Le Méchouar était le palais des émirs. Hélas! il n'en reste rien, rien qu'une mosquée que nous mentionnerons plus loin. Aujourd'hui, l'autorité militaire y a établi ses bureaux et ses casernes. C'était et c'est encore une ville dans la ville, une forteresse entourée de murailles. C'était un *Alcazar* ou un *Généralife* rempli de verdure et de gaieté. Bâti par Yarmoracen ce palais servit de résidence à toute la dynastie abd-el-ouadite. Voici en quels termes Ibn-Khaldoun en parle : « Les rois de Tlemcen possèdent un palais où l'on remarque des édifices splendides, des pavillons très élevés, des jardins ornés de berceaux de verdure... si bien que, par sa magnificence et sa beauté, cette demeure royale fait pâlir les plus célèbres

1. *Tlemcen*, Paris, Duprat, 1839.

châteaux ¹. » Léon l'Africain ne l'admira pas moins, et, dès maintenant, nous voulons émettre à son sujet une supposition hardie. C'est que le palais du Méchouar était frère des beaux édifices civils que l'architecture mauresque a laissés en Espagne. Aussi sa destruction est-elle à jamais regrettable; elle date de la conquête turque et plus précisément d'une révolte de la population de Tlemcen contre le bey Hassan (1670). On verra plus tard que notre supposition n'a rien d'aventuré.

Avant la construction du Méchouar, les émirs almoravides et almohades habitaient un palais disparu, le « Vieux Château » (*Kasr-Kedim*), qui attenait à la grande mosquée, comme à Kairouan. Lorsque Yarmoracen eut fait construire le minaret de cette mosquée, il abandonna l'ancien palais, parce que du haut de la tour la vue plongeait sur le harem sans doute. Sur une parcelle de l'emplacement du Kasr-Kedim qu'il put déblayer, M. Brosselard trouva une grande quantité de débris, faïences émaillées, fûts de colonnes, arabesques, et vingt et une tombes de princes et de princesses abd-el-ouadites signalées par autant d'inscriptions ². Ces tombeaux étaient jadis des cryptes richement ornées de faïences et de mosaïques artistement enchâssées. Dans les fouilles qu'il exécuta à Tlemcen, M. Brosselard en découvrit un presque intact.

La *Kissaria*, aujourd'hui caserne de cavalerie, était le caravansérail des chrétiens. Une inscription qu'on y a découverte indique que sa construction est antérieure à 1328. Entourée d'un mur crénelé, c'était comme un quartier autonome, contenant un couvent, une église, des entrepôts et des marchés, où les Génois, les Catalans, les Pisans et les Provençaux exerçaient en sûreté leur commerce.

1. Entre autres objets précieux, le Méchouar renfermait une horloge en argent, une *mendjana* (*machina*) construite par un Tlemcennien, en 1338. Le mécanisme mettait en mouvement de nombreuses pièces : une lune, un serpent, des oiseaux, des aigles, une esclave qui saluait le khalife et lui présentait des vers. Le grave Ibn-Khaldoun nous a conservé ceux qu'il composa lui-même pour les dix heures de la nuit. Cet ingénieux appareil était de 215 ans antérieur à l'horloge de la cathédrale de Strasbourg.

2. La plus intéressante des inscriptions découvertes à Tlemcen est sans contredit l'épithaphe du célèbre Boabdil, dernier roi de Grenade; elle prouve, contrairement à ce que les historiens rapportaient, que Boabdil mourut non à Fez, mais à Tlemcen. Elle débute ainsi : « Tombeau d'un roi mort dans l'exil, à Tlemcen, étranger, délaissé par ses femmes. Lui qui avait combattu pour la foi, le destin inflexible l'avait frappé de son arrêt... Il combattit dans des mêlées terribles où les armées innombrables des adorateurs de la croix se ruaient sur une poignée de cavaliers musulmans. » (Brosselard, *op. cit.*)

EXCURSION A AGADIR (*Dynastie Édrissite*). — Hors du périmètre des enceintes de Tlemcen, il y a eu deux villes qui ont disparu et n'ont laissé l'une et l'autre, comme témoins du passé, que des murailles ébréchées et un minaret : ce sont, par ordre de date, *Agadir* et *Mansourah*. Sans qu'il soit facile de s'expliquer nettement sur ce terme de « villes »¹ que les historiens emploient assez complaisamment, on peut dire que Agadir était distincte de Tagrart. Agadir a dû se superposer exactement à la *Pomaria* de Gordien ; elle utilisa les ruines romaines et fut le siège de l'épiscopat chrétien. Lors de la première invasion arabe, Idris I^{er} dota Agadir d'une grande mosquée. Cet édifice, des premiers temps de l'Islam (790 de notre ère), n'existe plus ; mais il est probable qu'il fut souvent remanié avant sa destruction ; seul, en effet, le minaret subsiste, au milieu des cultures. Or la base de ce minaret est assurément fort ancienne ; de nombreuses inscriptions romaines y sont encastrées parmi l'appareil de gros moellons ; mais la superstructure est d'une date plus récente et, quoique plus sobre d'ornements, est analogue à tous les minarets tlemcenniens, et ne saurait être rapporté au temps des Édrissites ; il n'y a que la base qui puisse remonter à cette dynastie.

EXCURSION A MANSOURAH. — A deux kilomètres à l'ouest de Tlemcen, sur le plateau couvert d'oliviers bien des fois centenaires qui va rejoindre le pied du Djebel Terni, s'élèvent les ruines dorées de *Mansourah*.

Elles ont une courte et étrange histoire.

Les Hafsides établissaient leur capitale à Tunis et délaissaient Kairouan, l'empire almohade croulait en Espagne et en Berbérie quand, parallèlement, les Abd-el-ouadites fondèrent l'empire de Tlemcen, et les Mérinides l'empire plus considérable encore de Fez, Maroc et Méquinez. Mais nous avons dit que les Mérinides convoitaient la part de leurs frères, les Zenata de Tlemcen. Ils étaient les plus forts ; battus en rase campagne, les Tlemcenniens se retranchaient derrière leurs remparts. C'est la tactique que Yarmoracen recommanda en mourant à son fils Othman ; le malheureux prince fut bien obligé de s'y conformer. Assiégé par le terrible Abou-Yakoub, il se trouva bientôt emprisonné ; car, pour rendre le blocus plus complet, les Mérinides élevèrent autour de Tlemcen une enceinte continue dont on voit encore des vestiges. Il faut lire dans

1. Nous avons déjà touché cette question et fait allusion au cas de Mansourah dans notre article sur Kairouan.

Ibn-Khaldoun et dans Léon l'Africain les détails de ce siège, aggravé par une sorte de bombardement et une famine inouïe, siège qui dura autant que celui de Troie. A la cinquième année, Othman mourait; son successeur Abou-Zeiyan continua l'héroïque défense; il allait capituler, n'ayant plus que pour deux jours de vivres, lorsque Abou-Yakoub fut assassiné par un de ses eunuques.

Son successeur leva le blocus qui avait duré huit ans et trois mois (1299-1307).

Abou-Yakoub avait été frappé dans son propre palais, dans sa propre ville, dans cette *Mansourah* qu'il avait fait sortir de terre. Pendant la quatrième année du siège, en effet, il avait jeté les fondements d'une ville rivale à deux mille mètres de la ville assiégée, et la nouvelle cité prospéra au point de prendre rang aussitôt parmi les villes importantes du Maghreb. « A l'endroit où l'armée avait dressé ses tentes, s'éleva un palais pour la résidence du souverain. Ce vaste emplacement fut entouré d'une muraille et se remplit de grandes maisons, de vastes édifices et de jardins traversés par des ruisseaux. Ce fut en l'an 702 (1302) que le sultan fit bâtir l'enceinte de murs et qu'il forma ainsi une ville admirable tant par son étendue et sa nombreuse population que par l'activité de son commerce et la solidité de ses fortifications. Elle renfermait des bains, des caravansérails et un hôpital, ainsi qu'une mosquée dont le minaret était d'une hauteur extraordinaire. Cette ville reçut de son fondateur le nom d'*El-Mansourah*, c'est-à-dire *La Victorieuse*. » Ainsi parle Ibn-Khaldoun.

Au départ des troupes mérinides, il avait été stipulé que Mansourah serait respectée; mais la paix ne dura pas longtemps. A la reprise des hostilités, les Tlemcenniens se crurent relevés de leur promesse et démantelèrent Mansourah pour que l'armée marocaine n'y trouvât pas de refuge. Cependant, Tlemcen subit un second siège de vingt mois, et Aboul-Hacen, le Sultan Noir, eut tout le temps de restaurer « la victorieuse » avant de s'emparer de Tlemcen (1337). Le Mérinide et ses successeurs gardèrent, comme nous l'avons dit, Tlemcen pendant vingt-deux années, et de ce court intermède datent quelques-uns des monuments qui font notre admiration. C'est après le second siège que Aboul-Hacen se fit construire à Mansourah un palais qui devint sa résidence favorite.

En 1359, Abou-Hammou II ayant repris la ville de ses ancêtres aux envahisseurs, et relevé la domination abd-el-ouadite, l'arrêt de destruction de Mansourah fut signé, et la ville haïe eut tout à

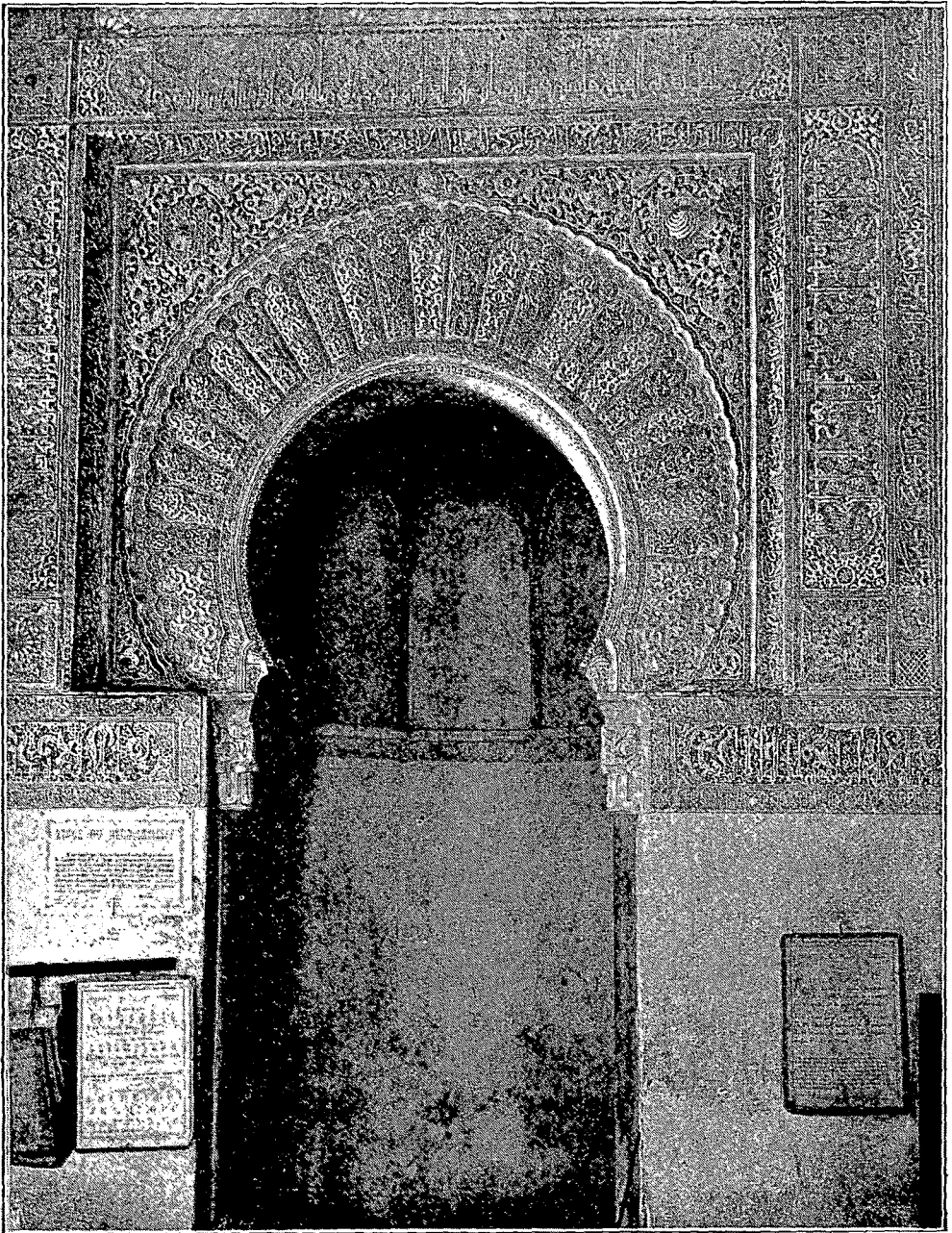
souffrir de la rancune de Tlemcen; elle avait vécu vingt-six ans.

L'enceinte de Mansourah est assez bien conservée sur deux côtés, à l'ouest et au nord; elle a quatre kilomètres de tour, et se compose de murs assez minces, crénelés, d'une douzaine de mètres de hauteur, coupés à intervalles rapprochés par des tours rectangulaires. Les blocs de pisé, encore criblés des trous laissés par les échafaudages, ont contracté la dureté des blocs de pierre. Lorsque, de la route de Sebdu, on voit se dresser ce paravent magique derrière lequel il n'y a rien, rien que des oliviers et des métairies noyées dans la verdure, il faut bien penser à la caducité des choses, caducité plus visible en Orient et sur les terres musulmanes que partout ailleurs. A peine s'il reste quelques vestiges (l'enceinte, une tour, des bassins) du « palais de la victoire » mérinide qui devait être une merveille, puisqu'il était contemporain de deux monuments des plus parfaits, la mosquée et la *Medersa* de Sidi Bou-Médine. Tout cela disparaîtra; seuls, les canaux qui apportaient les eaux des belles cascades du Lella Seti, seront entretenus par intérêt.

Une tour, — disons mieux, une moitié de tour, — s'élève glorieusement au milieu de cette solitude qui paraît en agrandir les nobles proportions : c'est le minaret de la grande mosquée. « Ce minaret, dit M. Duthoit, est le plus élevé, le plus richement décoré, le mieux conservé de tous les monuments analogues d'Afrique ou d'Espagne. » Il n'est pas en tout cas défiguré comme l'est la célèbre *Giralda* de Séville, et quoiqu'il soit privé de son couronnement, sa majesté est en effet hors de pair.

Au point de vue traditionnel, le minaret de Mansourah présente deux anomalies. Il est placé au nord de l'enceinte de la mosquée, ce qui est contraire aux rites musulmans; nous avons déjà remarqué la même dérogation dans l'orientation du minaret de la grande mosquée de Kairouan; il est largement percé d'une porte qui donne accès dans la cour de la mosquée, comme les portes pratiquées dans les clochers de nos églises. Cette fantaisie, qui fournit au décorateur un motif des plus rares, est sans exemple dans l'architecture islamique.

Construit en pierres de grand appareil, le minaret se compose de trois étages que surmontait jadis l'édicule terminal. Cela fait, avec la porte, quatre ordres d'ornementation savamment gradués. Largement encadrée, la porte est de plein cintre et bordurée d'une vraie dentelle de pierré. Des rinceaux d'une suprême élégance s'entrelacent autour de cette belle courbe; ils sont réservés dans le moellon jauni, et leurs reliefs tranchent encore nettement sous l'aplomb de la



MIRHAB DE L'ANCIENNE MOSQUÉE ABOUL-HACEN, A TLEMCEM.

grande lumière; mais le *champ* vide aujourd'hui était jadis revêtu de faïence. Tel était le principe de décoration du monument entier, qui semble aujourd'hui estampé en mince relief; tous ces vides découpés comme à l'emporte-pièce dans une matière molle renfermaient des émaux multicolores. Je ne sais comment décrire et louer assez le premier étage, avec son balcon en encorbellement, supporté par de légères colonnettes et des consoles à stalactites, et sa baie médiane qui, elle aussi, a perdu sa parure étincelante. Puis vient la plus grande division, le grand panneau ouvragé du second étage, percé de deux fines fenêtres, avec ses robustes réticules d'un ingénieux dessin qui, pour ainsi dire, modèlent la surface murale. Enfin, une attique ornée de fausses arcades forme la quatrième division. Les faces latérales étaient aussi riches que la face principale. Il n'en reste que des amorces considérables, la moitié juste de l'édifice s'étant écroulée, accident que les Musulmans, amis du merveilleux, expliquent par plusieurs légendes. La face postérieure, qui regarde la mosquée, manque totalement; mais, grâce à M. Duthoit et à la Commission des *Monuments historiques*, l'ensemble du minaret a été consolidé en 1877.

C'est parmi les sveltes rinceaux du portail que se lit l'inscription posée par ordre d'Abou-Yakoub-Yousef-ben-Abd-el-Hak. Mais le minaret date de Aboul-Hacen le Victorieux.

La mosquée elle-même de Mansourah est aujourd'hui rasée à la hauteur de la toiture; encore n'en reste-t-il que les murs extérieurs et ces murs sont-ils dépouillés de tout revêtement; les blocs de pisé apparaissent dans leur nudité, car seul le minaret était construit en pierre. Les mosquées de Tlemcen et des environs se sont enrichies de tous les matériaux qui avaient du prix; on a exploité Mansourah comme une carrière de marbres tout travaillés. Cet édifice était assurément le plus vaste, le mieux ordonné et le plus riche du Maghreb. Il avait 100 mètres sur 60; on y accédait par treize portes. Le plan intérieur est encore assez visible; la cour était entourée de vingt-huit piliers et les nefs portées par 104 colonnes d'une circonférence de 1^m, 50. Nous reproduisons, en lettre, un chapiteau trouvé sur le lieu même, dont on remarquera le goût original et fort. Colonnes et chapiteaux étaient du plus bel onyx. Aujourd'hui le sol de ce grand enclos désert est semé de fragments de faïence de toutes couleurs et de tuiles d'un bleu turquoise.

MOSQUÉES DE TLEMCEM. — Plus ou moins riches, plus ou moins

bien conservées, les mosquées de Tlemcen se ressemblent toutes. Il suffirait donc d'en décrire une, si on n'éprouvait un vrai plaisir à se redire, à répéter l'éloge aussi souvent que le plaisir a été répété. Nous examinerons plus loin chacun des éléments de cette gracieuse architecture; disons tout de suite à quels principes uniformes elle obéit.

La coupole est inusitée; partout le toit de tuiles incliné et, au dedans, les poutres apparentes.

L'extérieur est des plus simples; seul le minaret est orné, à moins qu'il n'y ait aussi un riche portail.

Les matériaux sont : la brique, le marbre et l'onix translucide qui provient des carrières voisines d'Aïn-Temouchent.

L'ornement extérieur est exclusivement la mosaïque de faïence, et l'ornement intérieur l'arabesque de plâtre.

LA GRANDE MOSQUÉE. (*Dynastie almoravide.*) — La *Djama-el-Kébir* est une des plus anciennes et par conséquent une de celles qui ont le plus souffert. Les bâtiments enseignent comme d'habitude une cour réservée à la rêverie, aux ablutions; celle-ci, pavée jadis en dalles d'onix, est circonscrite par les arcades d'un de ces *cloîtres* musulmans où des générations de croyants ont réfléchi sur les mêmes nattes au même problème. La grande salle de prière est composée de treize travées sur six, dont les arcs ogivaux retombent sur soixante-douze colonnes dénuées d'art de leur base à leur sommet. Uniformisé par le badigeon blanc, l'ensemble n'a rien d'imposant, et nous sommes loin des proportions de la grande mosquée de Kairouan, quoique celle de Tlemcen soit une des plus vastes de l'Algérie. Mais si l'on considère le *Mihrab*, la niche sacrée de l'officiant, orientée ici vers le sud par dérogation aux usages, et la coupolette qui l'abrite, on y trouve l'échantillon d'un art très délicat, qui a dû couvrir jadis tous les monuments de Tlemcen, mais hélas! aussi très fragile : l'arabesque de plâtre qui, jadis, était polychrome. Ce mirhab est charmant dans son encadrement de fleurs, d'ornements relevés de rosaces, de rubans d'écriture où courent en caractères andalous des sourates du Coran. C'est sur le listel que se lit, intimement mêlée aux entrelacs qui semblent l'envahir comme des plantes grimpantes, l'inscription qui fixe la date de la construction de la mosquée : elle fut élevée par Ali-Ibn-Yousouf, fils du célèbre Ibn-Tachfin, second prince almoravide, en l'an 1136 de notre ère.

La petite coupole qui abrite le mirhab est double; l'intérieure est

repercée à jour, l'extérieure lui dispense une lumière discrète. Il ne faut pas moins que ces charmants jeux de l'art pour nous faire oublier un certain mauvais goût qui règne dans les nefs, l'air trapu, rablé de ces pesantes retombées d'arcs sur des piliers trop courts, le renflement exagéré de ces arcs surhaussés, et leurs dentelures disproportionnées.

Nous avons dit que le minaret de la mosquée fut construit par Yarmoracen l'Abd-el-ouadite (entre 1239 et 1282). Ce prince, lorsqu'il habitait encore le *Kasr-Kedim*, aimait à venir dans la mosquée disputer avec les lettrés, et la tradition veut qu'il y ait son tombeau, quoique les fouilles de M. Brosselard aient contredit cette assertion; il serait aussi le donataire du lustre archaïque en bois de cèdre plaqué de cuivre qui pend encore dans la principale travée. Quoi qu'il en soit, le minaret est élégant. Comme tous les minarets de Tlemcen, il est quadrangulaire, à terrasse crénelée; sur cette terrasse s'élève l'édicule final; les faces sont ornées de dessins en brique et de *mosaïques formées de pièces de terre cuite vernissée*, car c'est sous cette forme que se présente le plus généralement ici l'art du décor céramique. Enfin, comme à Mansourah, de fines colonnettes supportent l'arcature des fausses fenêtres dessinées dans les panneaux.

Généralement, un beau nid de cigognes surmonte chaque minaret et l'on entend des claquements de bec comme dans le vieux Strasbourg. La *Djama-el-Kébir* eut jadis, comme toutes les mosquées d'importance, sa bibliothèque attenante, fondée par Abou-Hammou-Mousa I^{er}, le restaurateur de la dynastie abd-el-ouadite, comme le témoigne une inscription sur bois relevée par M. Brosselard. Mais la bibliothèque a disparu, à l'époque où la haine des livres enflamma les musulmans dégénérés, et quoique Tlemcen eût tiré honneur des nombreux savants qui y ont professé. En revanche, on peut dire que le culte des saints hommes n'a jamais souffert d'éclipse à Tlemcen; la ville est littéralement entourée de tombeaux et d'oratoires qui rappellent les noms de ces justes. Précisément à côté de la mosquée, les affligés, les malades viennent encore visiter sous une treille la chambre où habita un certain Belhacen-el-Romari (mort en 1466), qui fut un ascète, un *soufi* vénéré. Une inscription sur un bloc de bois de cèdre la désigne aux regards.

DJAMA ABOUL-HACEN. (*Dynastie abd-el-ouadite.*) — Cette mosquée-ci est peut-être la plus belle de Tlemcen. Elle est toute petite; elle ne paie pas de mine au dehors, exposée sur l'insipide place moderne;

on lui a refait, du mieux qu'on a pu, une façade enjolivée de carreaux de faïence ; mais le petit minaret a de la grâce et l'intérieur est un véritable écrin précieux.

Trois petites nefs, à arceaux fort simples retombant sur six colonnes d'onyx : les robustes chapiteaux de ces colonnes sont d'un style tout à fait original, avec leurs rinceaux foisonnants. Mais la merveille, c'est la décoration de plâtre des parois, qui commence à hauteur d'homme et devait s'allier à ravir avec le plafond de bois de cèdre sculpté qui est aujourd'hui bien déteint, mais qui jadis fut certainement somptueux et doux comme un grand châle de cachemire tendu.

Cette décoration est le comble de la richesse et du bon goût ornemental ; elle réunit en effet les qualités les plus diverses : homogénéité de l'ensemble, variété infinie du détail, netteté et fantaisie, largeur et minutie dans l'exécution. Elle est empreinte d'une sorte d'*atticisme* oriental, d'une beauté atteinte sans effort et naturellement raffinée. Capter la lumière sans grands reliefs, l'emprisonner dans des réticules d'une ténuité extrême, la forcer de se jouer dans des méandres idéalement fins ; donner à des murailles tout unies un vêtement de dentelle, un encadrement de rubans historiés qui les agrandit et les rend pour ainsi dire immatérielles ; entraîner le regard et l'éblouir par la complication, le rassurer par l'ordre et la paix, voilà le problème que d'obscurs ouvriers ont résolu à la fin du XIII^e siècle de notre ère.

L'encadrement du mihrab est particulièrement pur et délié ; là les reperçés sont estampés et repris au burin avec une patience artistique infinie. La voûtelette est à stalactites, d'un travail aussi soigné que le serait la ciselure d'un bijou. Lorsque ces millions d'arabesques étaient peintes de couleurs vives, — on en voit encore des traces, — l'effet devait être prestigieux. Aujourd'hui, on se borne à les blanchir discrètement de temps en temps. Notre petite mosquée a été restaurée avec le plus grand soin ; elle avait servi d'abord de magasin à fourrages¹, elle sert maintenant, on ne sait pourquoi, d'école indigène.

Auprès du mirhab, une inscription nous apprend que cette chapelle fut élevée en l'honneur d'Abou-Amer Ibrahim, en 1296, sous le règne d'Othman, fils et successeur de Yarmoracen. On se

1. Les greniers des armées ne portent pas bonheur aux monuments, ni aux fresques ; témoin la *Cène* de Léonard de Vinci.

demande pourquoi elle porte le nom d'Aboul-Hacen, le célèbre jurisconsulte; M. Brosselard suppose que c'est en mémoire de l'enseignement que ce dernier y professait sous le second prince Abd-el-ouadite.

DJAMA-EL-MÉCHOUAR. (*Dynastie abd-el-ouadite.*) — Moins heureuse, la mosquée du Méchouar est tout abîmée; seul son minaret, très simple, est encore intact, quoique veuf de ses faïences. La salle de la mosquée, convenablement raclée, sert maintenant de chapelle à l'hôpital militaire installé dans le Méchouar; quelques années avant cette transformation, Abd-el-Kader y prêchait encore la guerre sainte dans le décor oriental. L'histoire même de sa construction est curieuse. Ce sont des otages berbères gardés à vue par Abou-Hammou I^{er}, dans l'enceinte de son propre palais, qui, sur son ordre et sous sa surveillance, la bâtirent pour leur usage. Elle date ainsi des années qui suivirent 1317.

DJAMA SIDI-EL-HALOUI. (*Dynastie mérinide.*) — Encore un saint. Ech-Choudi était un Sévillan. Comme il arrive souvent en Orient, il prit un jour son bâton et s'en fut tout droit devant lui, en mendiant, en contrefaisant le fou, et en prophétisant. Il s'arrêta à Tlemcen où il vendait des bonbons (*halaoua*) dans les rues, — d'où lui vint le surnom de El-Haloui. — On dit qu'il fut décapité comme charlatan et sorcier et que de nombreux miracles suivirent sa mort. On l'enterra sur le lieu même de son supplice et sa petite tombe existe encore à l'ombre d'un gros caroubier : c'est une pauvre cahute sans intérêt, un marabout comme tant d'autres. Mais à quelques pas plus bas, au-dessous des remparts modernes, s'élève une mosquée bâtie en l'honneur du martyr, du « Père gâteau » devenu saint dans le giron de Dieu.

Cette mosquée est la plus complète et la plus originale de Tlemcen, ou peut-être seulement la mieux conservée. Si les dimensions en sont bien moindres que celles de la grande mosquée, le plan en est identique, sauf qu'un beau portail extérieur donne accès au *patio*, au cloître intérieur. Ce portail est d'un grand effet décoratif. Haut, droit, plaqué de mosaïques de faïence d'une harmonie exquise, il encadre majestueusement la porte ogivale. On remarquera l'heureuse proportion du large bandeau médian et l'élégance des consoles de bois sculpté qui supportent l'auvent. Le dessin des faïences est simple, géométrique; mais elles chatoient à l'envi, et celles du noble minaret

qui émerge de la verdure environnante font leur partie dans ce concert de couleurs.

Les petites dimensions réussissent bien à l'architecture arabe du Maghreb. La petite cour avec ses arcades retombant sur des fûts d'onyx surmontés de chapiteaux de premier ordre, est plus intime, plus recueillie que toute autre. Le vaisseau principal est couvert d'arabesques, qui, sans égaler celles de la Djama Aboul-Hacen, sont cependant d'une bien belle époque, et restaurées en partie avec soin. Le plafond est de cèdre sculpté, le mirhab très orné. Sur les deux colonnes qui en supportent la conque, on a lu les inscriptions qui datent l'édifice. Il fut élevé à la mémoire du scheik El-Haloui par ordre de Farès le Mérinide, qu'on nomme aussi Abou-Einan; et on peut lire sur l'émail versicolore du linteau du portail, en caractères andalous, l'année exacte de la construction, qui est l'an 1353.

Plusieurs autres mosquées de Tlemcen ont peut-être pu lutter jadis avec celles que nous venons de décrire; elles ont tant souffert depuis que nous ne ferons que mentionner rapidement les deux principales.

DJAMA OULED-EL-IMAM. (*Dynastie abd-el-ouadite.*) — Le minaret seul offre quelque intérêt, grâce aux encadrements de faïence qui sont en bon état; l'intérieur est nu; à peine si quelques sourates ornent le mirhab. Cette mosquée fut bâtie par Abou-Hammou I^{er}, vers 1310.

DJAMA SIDI BRAHIM-EL-NAAR. — On y trouvera des arabesques, d'une finesse médiocre, mais d'un dessin plus grand que d'ordinaire. Le tombeau du saint est sans luxe. Cette mosquée est la seule qui soit consacrée au rite *hanéfi*; son plan est copié sur celui des mosquées arabes du xiv^e siècle.

Il y a aussi le minaret de la DJAMA SIDI LHACEN qui se dresse tout seul au milieu des masures du village nègre, à quelques pas de la ville. Tous ces pauvres minarets découronnés sont autant de perchoirs pour les cigognes.

Ce qu'il faut déplorer c'est la destruction totale de la MÉDERSA, de l'école que fit élever Abou-Tachfin I^{er}, le malheureux Abd-el-ouadite que les Mérinides exécutèrent lors de la prise de Tlemcen. Ce qui en restait faisait face à la grande mosquée et fut rasé par l'administration française, pour l'agrandissement de la place de la mairie. Abou-Tachfin aimait passionnément les arts; les historiens le pré-

sentent comme le principal bienfaiteur de Tlemcen, et comme ayant même surpassé les travaux de son père Abou-Hammou I^{er}. Il encourageait ses officiers à construire des palais, à planter des parcs et des jardins, employait des milliers d'ouvriers « qui se trouvaient parmi les prisonniers de guerre », c'est-à-dire des ouvriers marocains, et dont les uns étaient maçons, ébénistes, les autres peintres, ornementalistes, ouvriers en faïences de couleurs. Parmi les monuments qu'il fit élever, on citait, outre le *Sahridj* dont nous avons parlé, le *Palais-Royal*, l'*Hôtel de la Joie* et surtout cette *Médersa Tachfinia* qui devait être une merveille. Il n'en restait que le portail de faïence, que l'on a réédifié au Musée de Tlemcen, l'édifice ayant été détruit au temps des guerres contre les Mérinides.

Quelle grâce dans ce cadre diapré! Quelle ingéniosité en ce mélange de formes géométriques qui s'engendrent l'une l'autre et de feuillages conventionnels qui se contournent comme des lianes pour épouser la courbe de l'arc rempli d'ombre! Ce bel échantillon suffirait à susciter de longues méditations sur la véritable essence de l'ornement; mais nous allons trouver encore aux environs de Tlemcen, à El-Eubbad, des types plus variés et plus complets de décor céramique.

Avant de faire ce pèlerinage, récapitulons l'espacement des dates des édifices de Tlemcen et de Mansourah dans l'histoire.

Il existe à Agadir des restes d'une mosquée de la dynastie édriassite (?); date probable : 790 de notre ère.

La grande mosquée (dynastie almoravide), date : 1136;

La mosquée de Aboul-Hacen (dynastie abd-el-ouadite) : 1296;

La mosquée de Mansourah (dynastie mérinide) : 1302 environ;

La mosquée du Méchouar (dynastie abd-el-ouadite) : 1318 environ;

Le minaret de Mansourah (dynastie mérinide) : 1337 à 1348;

La medersa Tachfinia (dynastie abd-el-ouadite) : 1340;

La mosquée de Sidi Haloui (dynastie mérinide) : 1353.

ARY RENAN.

(La suite prochainement.)